Le livre du colon

Comment s'installer sur une terre pour presque rien

Introduction

Le Livre du Colon ou «Comment s'installer sur une terre pour presque rien» a été publié une première fois en 1902. Ce petit volume d'une centaine de pages a connu quelques rééditions. La dernière date de 1979 dans la collection Connaissance des Pays Québécois/Patrimoine.

La Terre de chez nous a redécouvert cette perle rare et l'a publiée en feuilleton au cours de l'été et de l'automne 1996. Ce fut un succès incontestable auprès de milliers de lecteurs et lectrices. Nous avons connu cette année une augmentation sensible de notre tirage. La publication de ce livre en constitue sûrement une des raisons.

Pour répondre aux désirs de nombreuses personnes, nous vous offrons cette brochure qui saura plaire au plus grand nombre. Vous y retrouverez le style clair et direct des agronomes inconnus qui l'ont rédigé. Le Livre du Colon a sans doute aidé des milliers de colons d'autrefois à passer les premiers mois de leur installation. On y retrouve ces conseils allant de l'achat d'une vache aux recettes contre les maladies courantes, en passant par l'utilisation maximum des ressources naturelles.

Il rejoint les préoccupations écologiques de nombreux citadins et campagnards. Si on tient compte des adaptations évidentes dues au passage du temps, Le Livre du Colon demeure une ressource intéressante pour ceux qui font ou qui rêvent de faire de l'agriculture. Comme le dit le Colon: «Quand on n'a pas d'argent, on ne fait pas ce qu'on veut, mais ce qu'on peut.» En plus de parler technique, il sait faire la part d'une bonne attitude devant la vie et le travail. Bonne lecture.

Provenance des photos: Les photos reproduites dans cette publication proviennent de la photothèque de La Terre de chez nous constituée depuis le début du journal en 1929.

Sommaire

Choix d'un lot 5
Moyen d'apprendre la bonté et la nature du sol 5
Graines de semence 7
Quand partir 8
Installation 9
Défrichement 11
Cultures de première année 13
Notions sur les grains et légumes 15
Prairies 18
Fourrages additionnels. 20
Récoltes 20
Les foins 21
Les légumes 21
Les grains 22
Le bétail 23
La basse-cour 32
Engrais et fumier 33
Les petits ruisseaux 34
Sucre et sirop d'érable 35
Plantes médicinales 36
Gommes et résines 37
Petit thé 38
Vin du colon 39
Bière du colon 39
Vinaigre du colon 40
Baies et fruits 40
Grenouilles et wawarons 41
Les travail des enfants 41
Articles en bois 42
Les arbres, leurs propriétés, leurs usages . .43
Ruisseaux divers 46
Recettes utiles à la ménagère et au colon . .49
Lavages des indiennes 50
Empois de la colonne 51
Conservation des fourrures durant l'été . . .51
Chaussures étanches 51
Cirage à chaussures 51
Couteaux de table 52
Verres de lampe. 52
Savon de patate 52
Savon de terre glaise 52
Savon de ménage 52
Colle pour la vaisselle 53
Encre du colon 53
Pour teindre en jaune 53
Couverture de lit en papier 54
Vieilles gazettes 54
Feu de pétrole 54
Quelques conseils 54
Poids et mesures 55
Pain de ménage 55
Vermines des légumes 55
Bouillon qui surit 56
Café d'orge 56
Blé d'Inde lessivé 56
Cuisses de grenouille. 57
Conservation des viandes et poissons 57
Conservation de la viande coupée 57
Pour attendrir un jambon 57
Barattes et tinettes neuves 57
Conservation du beurre frais 58
Soins à donner au lait 58
Fromage blanc 58
Sel de saloir 59
Une excellente saumure 59
Contre les punaises 59
Chiure de mouches 59
Contre les fourmis 60
Contre les mouche 60
Maringouins, moustiques et brûlot 60
Mouches à cornes 60
Étourneaux et corneilles 60
Insectes et rats 61
Autres recettes contre les insectes 61
Quantité de semences par arpent de terre neuve 61
Mesures utiles 62
La balance du colon 62
Manche de hache brisé 63
Les remèdes du colon 63
Propreté 63
Quelques remèdes 64
Purgatif 64
Diarrhées et coliques 65
Mal de vessie 65
Vers 65
Manque d'appétit 65
Refroidissement 65
Fièvres 66
Rhume 66
Coqueluche 66
Rhumatisme 67
Hémorroïdes 67
Épuisement 67
Impureté du sang 67
Plaies 67
Coupures et écorchures 68
Chancres, morsures et piqûres 68
Clous 68
Maladies contagieuses 68
Mal d'yeux 68
Dangers à éviter 69
Remèdes pour le bétail 69
Conclusion 70

Choix d'un lot

Le choix d'un lot est certainement une chose importante, mais encore faut-il ne pas se montrer trop exigeant.

Pourvu qu'un lot soit assez rapproché d'un bon chemin, qu'il soit à portée de l'eau, qu'il contienne de 50 à 70 arpents de bonne terre cultivable et que les lots voisins ne soient pas de la roche, on peut toujours y gagner sa vie, prospérer et s'enrichir.

Une terre vaut surtout ce que vaut celui qui la travaille. C'est pourquoi vous voyez souvent des gens s'enrichir sur des terres qui ne valent pas cher et d'autres se ruiner sur des propriétés de premier choix. La vérité, c'est que les lots sans défauts sont joliment rares; mais la vérité est aussi qu'il n'existe peut-être pas un seul lot, parmi ceux qui sont en vente, qui ne puisse, avec un travail intelligent, faire vivre confortablement une nombreuse famille.

Encore une fois, c'est le colon qui fait la valeur de son lot.

Or, le colon qui réussit le mieux n'est pas celui qui travaille le plus fort: c'est celui qui travaille le plus sensément.

L'agriculture n'est pas seulement un métier qui repose sur la force des bras; c'est une science qui repose sur la raison, le calcul et le jugement.

Quoiqu'il en soit, et toutes choses étant égales d'ailleurs, il ne faut pas non plus, sous prétexte qu'on est courageux, aller se loger dans un champ de cailloux quand il y a de bonnes terres à côté, et voici à ce propos quelques renseignements qui vous aideront à reconnaître le terrain.

Moyens d'apprécier la bonté et la nature du sol

La bonté du sol se reconnaît à la croissance vigoureuse des arbres, à la netteté de leur écorce. Les terres noires ou tirant sur le noir, et qui donnent cette couleur à l'eau qui a séjourné quelque temps à leur surface, sont de bonne qualité.

On peut aussi faire usage du procédé suivant: on pratique dans le sol une ouverture que l'on bouche ensuite avec la terre enlevée pour faire cette ouverture.

Si cette terre enlevée ne peut toute rentrer dans le trou, le terrain est bon; si elle le comble, il est médiocre; mais si elle ne le remplit pas, le terrain est mauvais.

Il faut tenir compte aussi des accidents du terrain: marécages, bas-fonds, swamps, rochers, qui prennent de la place et rendent la culture difficile et coûteuse et qui, plus tard, seront taxés comme de la bonne terre et ne vous rapporteront rien. Songez aussi à la question de l'égouttement et du drainage et préférez un lot qu'on puisse facilement égoutter.

Les terrains qui ont une forte pente sont difficiles à cultiver, il faut les éviter; les terrains plats et en terre forte sont souvent difficiles à égoutter, et les travaux du printemps ne peuvent s'y commencer que tardivement en année humide.

Si l'eau des lacs ou des ruisseaux qui arrosent le terrain est rougeâtre, le terrain est généralement léger et contient du fer; cette terre est bonne, mais aura besoin de fumiers riches. Si l'eau est blanchâtre, le terrain est glaiseux et froid: il faudra le corriger avec du sable, des cendres, de la chaux, des fumiers longs. Si l'eau est claire, transparente, froide, si les lacs contiennent beaucoup de truites, les terrains sont généralement bons, mais rocheux.

Les arbres peuvent encore vous donner de bons renseignements et vous pouvez, à ce propos, interroger le petit tableau suivant qui indique les terrains qui conviennent le mieux aux arbres de nos bois:

Noms des arbres	Terrains qu'ils préfèrent
Érable à sucre	graveleux, léger, riche
Érable rouge (plaine)	alluvion, graveleux, frais
Érable blanc (à fruit laineux)	même terrain
Chêne blanc	glaise, sec, profond
Chêne rouge	glaise, frais, profond
Bouleau	frais, sablonneux, peu profond
Merisier rouge	.même terrain, mais plus riche
Frêne (rouge et blanc)	frais, profond, riche
Hêtre	montagneux, rocheux, frais
Frêne gras	bas, humide ou marécageux
Épinette (noire et blanche)	frais, graveleux, riche
Épinette rouge	bas, humide ou marécageux
Noyer	frais ou humide, riche
Orme	même terrain
Tilleul (bois blanc)	même terrain
Peupliér (tremble)	maigre, frais
Pin	sablonneux, souvent rocheux
Pruche	léger, montagneux, humide
Sapin	bas, humide, souvent marécageux
Saule	indifférent mais plutôt frais
Sorbier (cormier)	frais, montagneux ou rocheux
Cèdre blanc	bas, montagneux (savane)

Les bois mêlés, c'est-à-dire ceux qui contiennent par exemple de l'érable, du merisier, un peu de frêne, de bois blanc et de l'épinette, indiquent généralement de bonnes terres; et si ces arbres sont bien élancés, vigoureux, il n'y a pas à s'y tromper, la terre est bonne.

La présence du buis dans les bois francs dénote une bonne terre.

Mieux vaut prendre un lot bien exposé au soleil du midi et garanti par des montagnes contre les vents froids du nord.

Le voisinage d'un lac a l'avantage d'être moins exposé aux gelées: il en est de même des terrains élevés.

Mais si vous vous installez près d'un lac, établissez-vous du côté du nord ou de l'est, plutôt que du côté du sud ou de l'ouest, afin d'être mieux protégé contre les vents froids.

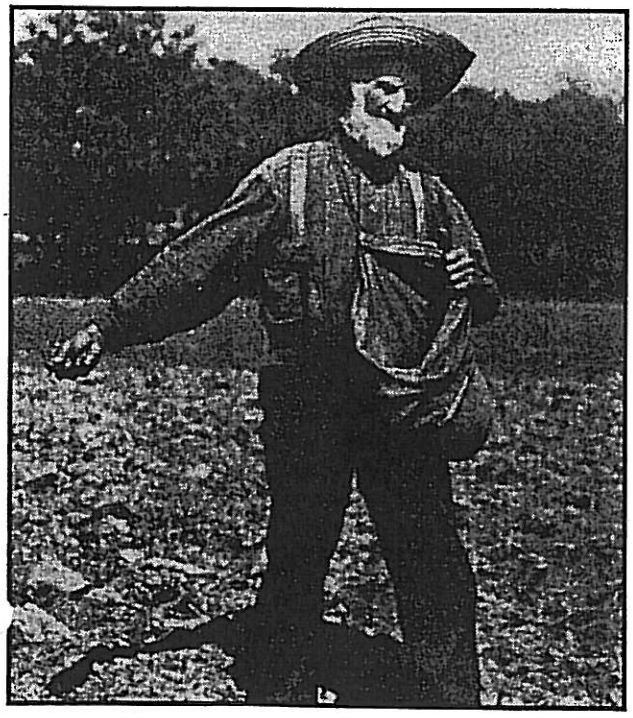
En choisissant votre emplacement, n'oubliez pas surtout la question de l'eau.

L'eau pour une ferme est aussi importante que la poudre pour un chasseur.

Prévoyez donc d'avance où seront les bâtiments, le jardin, etc., et s'il y a une source, une crique, un bout de rivière ou de lac sur votre lot, tenez en compte et tirez vos plans en conséquence.

C'est parce que ces petits détails-là sont très importants qu'on ferait bien de commencer par camper sous une tente au lieu de bâtir en arrivant. On a ainsi le temps de mieux connaître les défauts et les avantages de sa terre et de choisir avec plus de justesse l'emplacement qui convient aux bâtisses.

Avec 25 ou 30 verges de gros coton jaune, votre mère, votre soeur, votre femme ou vous-même, peut fabriquer une petite tente en quelques heures, et quand vous aurez une maison, le coton vous servira toujours à quelque chose. On peut très bien rester sous la tente jusqu'à la Sainte-Catherine, pourvu qu'on ait la précaution d'y étendre des branches de sapin, de cèdre ou de pruche et de l'entourer d'une petite rigole.



Graines de semence

En général, le colon ne s'inquiète pas assez du choix de ses semences: c'est pourtant la question la plus importante pour un cultivateur, et je vous passe une petite liste qui peut vous servir. Si vous ne partez qu'au printemps pour votre canton, vous pourriez facile-

ment, dans le cours de l'hiver, épargner de quoi vous approvisionner. En tous les cas, faites votre possible, choisissez dans cette liste celles des graines qui vous serviront le plus couramment, si vous ne pouvez les acheter toutes.

Vous voyez que c'est bien modeste, mais mon livre est surtout pour les colons qui ne sont pas millionnaires: les autres pourront ajouter à cette liste des graines de salade pommée, de melon, de persil frisé double, de rhubarbe, de radis rouge écarlate, etc.

Ils en trouveront le prix dans les catalogues que distribuent les marchands de graines.

Quel que soit l'état de votre fortune, je vous recommande cependant de consacrer quelques sous à acheter un paquet d'angélique, de sarriette d'été, de betterave à sucre de France et deux ou trois onces de graines de soleil.

Quant au tabac, je n'ai pas de conseils à vous donner: chacun son goût, moi je fume de préférence le vrai canadien, qui vient bien dans nos terres neuves.

Dites au marchand qui vous vendra vos grainages de mettre quelques paquets de graines de bouquet par-dessus le marché; ça sera pour la ménagère.

Demandez-lui aussi un catalogue en français; vous y trouverez les renseignements nécessaires pour semer convenablement toutes ces graines.

En s'y prenant à l'avance, votre femme peut aussi vous exempter quelques dépenses en conservant les graines de semences potagères qu'elle peut trouver à sa portée, graines de tomates, de concombres, de citrouilles, de melons.

Quant aux grains proprement dits, avoine, seigle, orge, sarrasin, ainsi que la graine de trèfle et de mil, on recommande généralement de les acheter sur place; ça coûte quelques cents de plus, mais on sauve le coût du fret et on obtient ainsi des variétés acclimatées à la région.

Surtout, n'achetez que du meilleur, quitte à en acheter moins.

Quand partir?

C'est encore toute une question, et la réponse dépend des circonstances.

Si vous avez l'argent nécessaire pour vivre jusqu'à la récolte de l'an prochain, et vous acheter une vache dès le printemps, partez cet automne. Ça vous donnera de l'avance: vous pourrez bâtir votre chantier en arrivant, et tandis que votre femme s'occupera des petits détails de l'installation, vous aurez le temps d'effardocher quelques arpents de terrain dont vous abattrez le gros bois durant l'hiver.

Mais si vous n'avez pas d'argent, et s'il vous faut, dès le premier hiver, abandonner votre chantier, je crois qu'il vaut mieux attendre au printemps, surtout si vous avez de l'ouvrage où vous êtes.

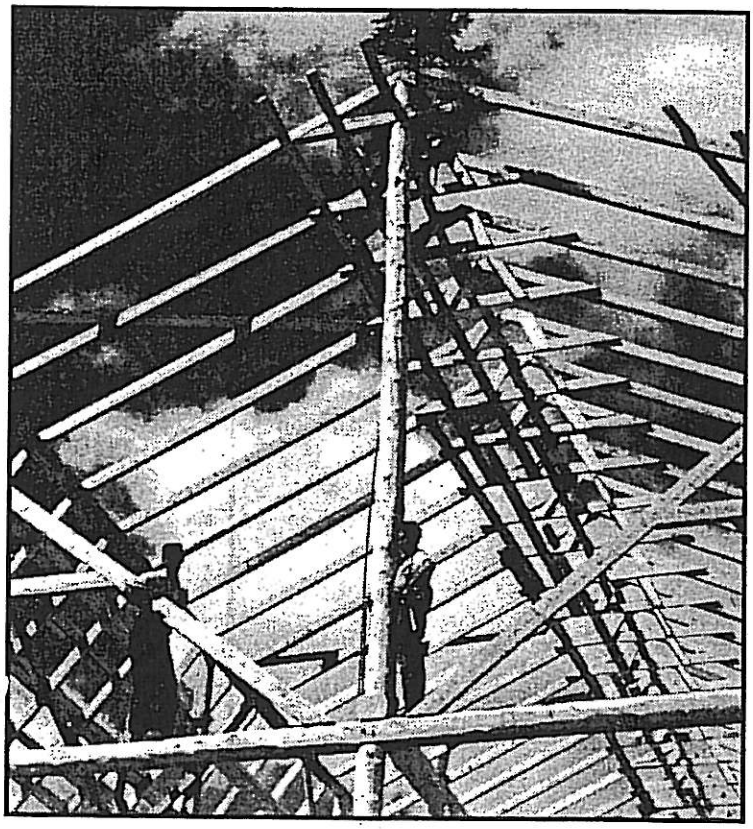
Vous le voyez, il est difficile de donner une réponse fixe, parce que les circonstances changent et qu'une chose avantageuse pour Louis peut causer la ruine de Robert.

Installation

Vous voici donc sur votre lot avec armes et bagages y compris, si possible, un ou deux voyages de planches. Si vous ne voulez pas bâtir votre chantier en arrivant, afin de forcer le défrichement, faites-vous une cabane, pointue ou carrée, avec la planche que vous avez emportée; recouvrez-la avec des écorces ou des auges de cèdre, mettez des branches de sapin comme plancher en les plaçant en écailles de poisson, pour cacher les gros cotons. En plaçant cette cabane à l'abri du vent du nord, vous pouvez y dormir sans crainte jusqu'à la Toussaint, même sans la fermer du devant. Le soir, vous faites un bon feu à l'entrée, vous vous entortillez bien dans votre couverte, et bonsoir!

Cette méthode vous permet de vous mettre à l'efferdochage de suite, et à mesure que vous rencontrez une épinette ou un sapin qui peut vous convenir pour bâtir, vous l'abattez, l'ébranchez, le coupez en longueur et le laissez sur place. Entre temps, vous vous ferez une échelle d'une vingtaine de pieds avec deux épinettes et des rondins - votre tarière, votre hache, et votre couteau de poche suffiront pour cela. - Ramassez ensuite de la mousse: mousse de roche, mousse d'érable, de frêne, de merisier, etc., et faites-la sécher à l'ombre et à l'air.

Puis, quand tout sera prêt et que vos voisins auront fini leurs récoltes, vous donnerez un bi pour monter le corps et la charpente de votre chantier.



Personne ne vous refusera un coup de main: c'est dans les coutumes du pays.

Aussitôt le chantier fini, faites deux ou trois grosses attisées en ouvrant portes et châssis pour chasser l'humidité, et si possible, ne couchez dans ce chantier qu'après l'avoir chauffé ainsi un jour ou deux.

Si vos moyens ne vous permettent pas d'acheter toute la planche nécessaire, employez celle que vous avez pour la couverture, et mettez des branches de sapin comme plancher, ou bien encore des écorces, mais je vous préviens que les arbres sont durs à écorcer, excepté en juillet et août.

Vous pouvez encore couvrir votre chantier avec des auges en cèdre, et les voisins vous diront comment faire cela, mais autant que possible, ayez de la planche. Vous achèterez ensuite, si vous n'en avez pas déjà, trois ou quatre rouleaux de papier goudronné, et vous étendrez ce papier sur la couverture quand il ne vente pas, placez des tringles pour le tenir. Ces tringles seront mises de haut en bas et non de gauche à droite pour laisser couler l'eau de pluie et la neige fondue. Pour la même raison, faites votre couverture pas mal à pic.

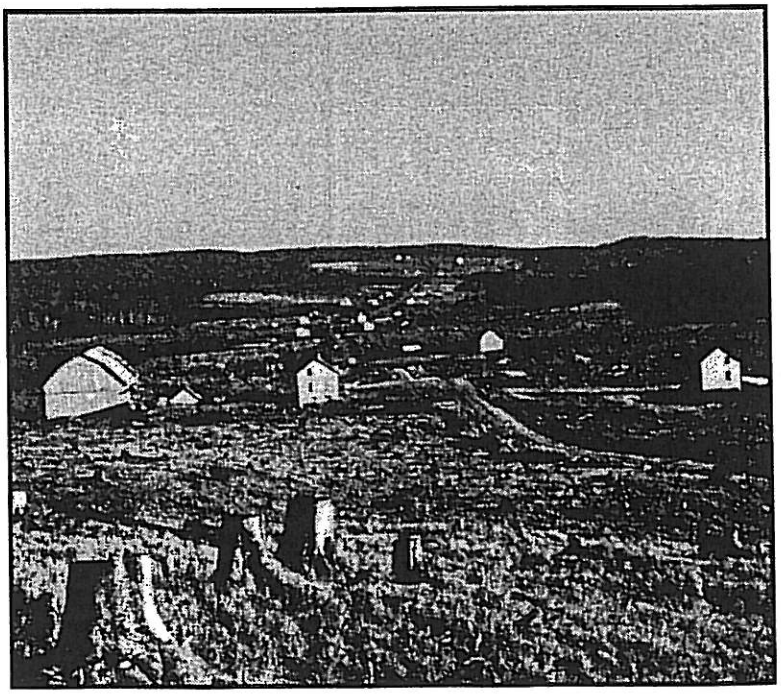
Entre temps, vous rechaussez bien le bas de votre chantier avec la terre que vous avez tirée de votre cave. Si vous ne faites pas de plancher, vous ne pouvez naturellement pas faire de cave. En ce cas, prenez de la terre aux environs pour rechausser. Ce travail est indispensable et vous sauvera bien des maladies. Reste à calfeutrer les fentes, joints, etc.

Vous bouchez les plus gros joints avec des éclats de cèdre, de bois blanc, de sapin, etc., puis vous achevez de boucher les trous avec de la mousse que vous enfoncez avec un bout de bois taillé en ciseau, pas trop aiguisé, sur lequel vous cognez avec un rondin.

S'il y a de la terre glaise dans les environs, faites-vous du mortier, voici comment: prenez de cette glaise par pelletées; faites-la cuire en faisant un feu à l'entour, puis écrasez-là en poudre; délayez-en deux ou trois terrinées dans un seau d'eau, avec un peu de sable et de mousse ou même sans rien du tout, et servez-vous en pour bousiller.

Si vous n'avez ni glaise ni chaux pour faire du mortier, ma foi! il faudra se contenter de la mousse.

Maintenant, si votre voisin a des vaches, demandez lui deux ou trois brouettées de bouse, qui vous serviront pour bousiller, mais d'une manière ou de l'autre, bouchez bien tous les trous; surtout les petits; c'est par les petits trous qu'entre la mort, et puis, cela vous sauvera trois ou quatre cordes de bois par hiver: le bois ne vous coûte rien, mai il faut une journée pour en débiter une corde et vous n'avez pas de temps à gaspiller.



Dès que le chantier est habitable, faites venir votre femme avec le reste de votre petit bagage, si ce n'est déjà fait.

Défrichement

Que vous soyez arrivé le printemps ou l'automne, vous voilà donc installé, du moins à peu près. Petit à petit, vous vous perfectionnerez, vous ferez un chemin pour aller chercher de l'eau, puis un grand cadre avec 4 billots retenus par des piquets, pour empêcher les copeaux de s'éparpiller partout, puis une shed avec des écorces ou des branches pour abriter votre meule et le bagage qui ne peut entrer dans le chantier, etc.

Laissons cela maintenant et parlons du défrichement.

Pour défricher profitablement, il ne suffit pas de se lever à 3 heures du matin et de taper dans le tas jusqu'au retour des étoiles; il faut faire du bon ouvrage.

Prenez donc d'abord votre sape ou faucille et enlevez toutes les ferdoches, en commençant auprès du chantier. Autant que possible, arrachez les ferdoches au lieu de les couper. Puis, faites un petit feu d'écorce et de bois mort bien sec, et jetez-y vos ferdoches à mesure: ça brûlera pourvu que vous ayez le soin de relever votre feu de temps en temps. À mesure que vous vous éloignez, faites de nouveaux feux - et ainsi de suite. Durant les premiers temps, ne vous servez de la hache que le moins possible: vous n'y êtes pas habitué peut-être et une foulure est vite attrapée. Ne restez pas non plus trop longtemps accroupi pour travailler: cela étourdit - variez votre ouvrage. Coupez un peu, arrachez les racines, culbutez les souches pourries, attisez vos feux.

Le lendemain matin, prenez la hache, mais rien que pour une heure, abattez deux ou trois petits sapins ou épinettes, ébranchez-les, brûlez les branches - billez, c'est-à-dire coupez l'arbre en longueurs de 10 à 12 pieds, puis, avant de vous sentir fatigué de la hache, reprenez la sape ou la faucille et continuez l'efferdochage. Au bout de quelques jours, vous aurez ainsi le tour de la hache, et pourrez abattre pendant quelques heures.Si vous êtes en automne, il vaudra mieux forcer sur l'efferdochage jusqu'aux neiges et bûcher le gros bois en hiver, à moins que vous ne soyez obligé d'aller en chantier.

En ce cas, calculez votre affaire pour arriver à peu près juste.

Si votre voisin peut vous louer son cheval, sortez tout le bois qui peut vous servir: bois de corde, piquets de clôtures, perches, etc. Mettez ça en roll way, sur des traverses, en attendant l'heure de vous en servir.

Quant à l'autre bois, laissez-le sur place pour le brûler le printemps venu.

Surtout, ne craignez pas de mettre de côté autant de bois que possible: bois franc, billots, perches, piquets, etc., vous en aurez besoin plus vite que vous ne le croyez.

Ce bois, quand il est placé sur de bonnes traverses (roll ways) qui l'empêchent de toucher terre, qu'il est bien aéré au moyen d'autres traverses placées entre chaque lit, et qu'il est abrité contre le soleil et la pluie par une couverture en écorces ou en planches mises sur des perches retenues par des fourches de bois piquées en terre, peut se conserver ainsi pendant plusieurs années, et au bout d'un an ou deux, le colon sera bien aise de trouver ce bois à sa portée plutôt que d'aller en chercher à 25 ou 50 arpents pour se chauffer, pour bâtir ou faire des clôtures. Ajoutons qu'en brûlant tout son bois, le colon massacre sa terre en détruisant tout l'humus qui la recouvre. Cet humus, composé de feuilles pourries, est ce qui rend le sol fertile. Qu'on le brûle et il ne reste plus que du sable, de la roche ou de la glaise qui ne donneront parfois que de pauvres récoltes, même malgré la richesse des cendres.

Il est bien vrai que les terres neuves sont quelquefois acides et que le feu a la vertu de corriger ce défaut; mais un simple feu de branches suffit à atteindre ce but.

On pourrait même s'exempter complètement de brûler la terre neuve, en y répandant de la cendre ou de la chaux.

Ce qui détruit l'acide, ce n'est pas en effet le feu lui-même, mais la potasse contenue dans la cendre que le feu donne.

Ajoutons que, dans les bois francs ou même dans les bois mêlés où le bois franc domine, la veugle, c'est-à-dire la couenne de terre acide qu'on cherche à détruire par le feu, n'existe qu'assez rarement sur une épaisseur capable de nuire, et qu'il suffirait souvent, pour avoir une bonne récolte sur ces terrains, de donner un bon coup de herse.

D'autre part, le colon devant s'efforcer, comme on le verra tantôt, de cultiver des légumes la première année, et ce travail s'exécutant surtout à la pioche, on comprend que, même dans un terrain un peu veugleux, on pourrait s'en tirer sans brûler autre chose que des branches et des ferdoches.

L'heure venue de brûler, on réunit tout le gros bois en bûchers et on met le feu, en relevant à mesure les tas. Il vaut mieux brûler les tas qui sont près du chantier, le soir, et en toutes petites quantités à la fois, alors que le vent est tombé, par crainte des accidents.

Inutile, au reste, de recommander la prudence: il suffit parfois d'une étincelle pour ruiner un homme.

Il existe une autre méthode de défrichement qu'on nomme l'abattis plat; on l'emploie surtout dans les bois mous (sapinières, etc.). Ici, on n'efferdochera pas du tout. On abat tout le gros bois, arbre sur arbre, en ébranchant et en billant à mesure, puis le printemps venu, on met le feu, après quoi on ramasse les billots qui restent, et on les met en tas pour les brûler.

En usant de cette méthode, le colon gagne un peu de temps, mais court plus de risques d'abîmer sa terre ou d'incendier toute la région.

Quelle que soit la méthode que vous employez, observez les quelques remarques suivantes: attaquez toujours l'arbre que vous voulez abattre par le côté où vous voulez qu'il tombe; faites une bonne coupe jusqu'au coeur, puis, faites l'autre coupe 2 ou 3 pouces plus haut. Veillez aussi à ce qu'aucune branche ne se trouve dans le chemin de votre hache; pour cela, coupez d'abord toutes les ferdoches qui peuvent vous nuire.

Si vous êtes plusieurs ensemble, criez au moment où votre arbre va tomber, pour prévenir les autres du danger.

Ne travaillez pas trop rapprochés les uns des autres. Ne vous tenez jamais en face d'un camarade qui bûche. La hache peut se défaire ou lui glisser des mains.

Ne vous ambitionnez pas: un effort ou une foulure du poignet est vite attrapée et si une imprudence vous rend malade pendant quinze jours, vous serez moins avancé qu'avec le P'tit train va loin.

Cultures de première année

Le colon devra, la première année, semer autant de légumes que possible; ça vient bien, ça ameublit la terre et ça vaut un labour.

Il pourra, vers l'époque du retour des corneilles, faire une petite couche-chaude, avec une boîte ou des cales de cèdre bien rechaussées jusqu'au bord, et y semer un peu de tabac, de salade, de choux, de radis, de concombre, etc.

Il se rappellera seulement qu'un quart d'arpent de jardinage paie mieux que deux arpents d'avoine, et il ne craindra pas de donner un coup de main à sa femme pour bêcher le jardin.

Dès que les feuilles commenceront à pousser, il achètera une vache, une canadienne. Il lui attachera une clochette au cou et la mettra en pacage au bord du bois, après avoir fait une clôture d'embarras avec de moyens arbres abattus du même côté, les uns sur les autres.

Cette vache ne coûtera rien de l'été, donnera du lait, du beurre et permettra d'engraisser un cochon. Ce qu'on gagnera de ce côté vaudra déjà la moitié du prix de la vache. Le colon sèmera un arpent de légumes (patates, navets, etc.), un peu de blé-d'Inde et de citrouilles, puis le reste en avoine, soit seule, soit avec de la graine de mil. Il coupera cette avoine en vert: elle lui servira, avec les légumes, le blé-d'Inde et les citrouilles, pour hiverner sa vache.

Disons d'abord qu'il ne faut pas, la première année, trop s'occuper des roches ou des souches.

En travaillant la terre pour ensemencer, on se réserve quelques endroits où on jette les bouts de bois et les cailloux qu'on peut enlever à la main.

Quant aux pierres et aux grosses souches qu'on ne pourrait remuer sans avoir un levier ou un cheval, on les laisse; le temps en viendra bien à bout.

S'il y a, devant la maison, quelques souches plus ou moins creuses qu'on veut faire pourrir au plus vite, on les remplit de terre et on y sème des capucines, de la verveine (verbena), de la mignonnette, des graines de citrouilles ou autres plantes qui font touffe: c'est joli comme verdure, et puis ça entretient une fraîcheur qui fait pourrir le bois.

Pour détruire les souches, on recommande encore le moyen suivant:

Quand la souche est sèche, on y creuse, de haut en bas, un trou de 7 à 8 pouces avec une tarière; on remplit le trou avec du pétrole, on bouche soigneusement ce trou, puis au bout

de quelques mois, quand le pétrole s'est bien infiltré dans toutes les fibres de la souche, on y met le feu. Mais cette méthode coûte cher et ne pourrait servir que pour enlever les grosses souches qui nuisent trop aux alentours du chantier.

Encore une fois, autant vaut attendre; au bout d'un an ou deux, trois au plus, la plupart des souches s'arracheront aisément avec un cheval; la première année, le temps presse trop pour s'arrêter à ce travail.

Courtes notions sur les grains, légumes, etc., utiles au cochon

Indépendamment des notions que vous apprendrez en interrogeant des voisins ou en lisant le catalogue que je vous ai dit de demander au marchand de graines, voici quelques renseignements qui pourront vous servir:

Blé: Doit-on recommander au colon de semer du blé? Ça dépend: si vous êtes proche d'un moulin à farine, si votre terre est convenable, semez-en; sinon, abstenez-vous; cette culture, du reste, doit être limitée aux besoins de la famille, car vous ne pourrez guère en vendre; c'est à vous de calculer toutes ces choses et de voir si ça vous paierait.

Le blé vient bien dans les terres fortes bien égouttées ou dans nos terres franches ou légères bien ameublies, mais il préfère la terre forte. Il demande une terre bien exposée au soleil, car il lui faut beaucoup de chaleur pour mûrir; un terrain abrité contre le vent du nord est préférable.

Seigle: Dans certains sols, le seigle peut être semé plusieurs années de suite sans trop fatiguer la terre, mais il est préférable de s'en exempter, parce que la première récolte vaut mieux que les suivantes et que cela peut favoriser la croissance des mauvaises herbes.

Usages: Mélangée à la farine de blé, la farine de seigle donne un bon pain de ménage, économique et soutenant.

On peut donner un peu de seigle aux animaux quand l'avoine est rare, mais pas trop souvent, car ça les affaiblirait. Coupé en vert, le seigle donne un excellent fourrage pour tout le bétail, mais surtout pour les juments poulinières.

La paille de seigle peut être donnée aux animaux, soit seule, soit avec un peu de foin: on en fait aussi des litières, des paillassons, des paniers pour les mouches à miel, ou on s'en sert pour couvrir les bâtiments.

Orge: On dit que l'orge convient à tous les climats: elle redoute cependant l'humidité prolongée et préfère une bonne exposition chaude.

Usages: Seule, la farine d'orge donne un pain grossier, mais on la mélange avantageusement, en petite quantités, à la farine de blé. L'orge non moulue fournit une excellente nourriture aux volailles et au bétail; elle est plus rafraîchissante que l'avoine et convient mieux aux chevaux qui ne travaillent pas beaucoup en été. La paille est plus dure et moins nourrissante que les autres: il faut la mélanger au foin ou la garder pour faire des litières. Coupée en vert, l'orge donne un excellent fourrage.

Avoine: L'avoine s'accommode généralement de tous les terrains mais il vaut mieux lui réserver les terres légères.

Usages: On peut faire moudre l'avoine en farine pour en faire de la galette, mais cette galette est noire et amère; il vaut donc mieux réserver l'avoine pour le bétail. L'avoine augmente le lait des vaches; elle donne aux cochons un lard ferme et de bonne qualité; elle engraisse bien les moutons et les volailles, qui pondent mieux et plus à bonne heure. La paille d'avoine convient aux chevaux, mais surtout aux vaches et aux moutons. Elle est très nourrissante et on doit par conséquent éviter de la mettre en litière quand on peut faire autrement. Les vaches nourries seulement à la paille d'avoine finissent par donner un lait amer qui gâte le goût du beurre; il vaut donc mieux varier la nourriture de ces bêtes. L'avoine coupée en vert donne un excellent fourrage.

Sarrasin: Le sarrasin redoute le froid, les grandes chaleurs, les vents secs, les brusques changements de température; il ne mûrit pas non plus régulièrement: c'est dire qu'il ne convient pas toujours au colon. Il peut venir dans les terres pauvres et maigres; il n'aime pas les terres trop fortes et humides; les terres riches - et les terres neuves sont généralement très riches - le portent à donner beaucoup de pesats, mais peu de grain; de plus, il prend plus de temps à mûrir.

Usages: On en fait une galette substantielle et économique; bien préparée, cette galette n'est pas désagréable au goût et tient lieu de pain pour un très grand nombre de nos colons et voire même de nos cultivateurs.

Non moulu, le sarrasin convient aux volailles, aux cochons et aux chevaux. Son pesat est généralement donné aux moutons, mais c'est bien pauvre; faute de mieux, on emploie ce pesat comme fourrage ou litière.

Blé d'Inde: Pour mûrir, le blé d'Inde demande encore plus de chaleur que le blé; il faudra donc choisir des variétés très hâtives et les semer dans un terrain bien exposé au soleil et abrité du vent du nord. Les terres franches sont les meilleures, car le blé d'Inde redoute les terres trop fortes ou trop légères, la sécheresse et l'humidité.

Sur une terre neuve, on sème généralement le blé d'Inde de 3 pieds en 3 pieds, dans de petites fosses creusées à la pioche. On peut mettre dans quelques-unes de ces fosses, de 6 pieds en 6 pieds, par exemple, une ou deux graines de citrouille avec les grains de blé d'Inde.

Usages: La farine de blé d'Inde sert à faire des galettes qui sont un peu sèches, mais soutenantes; on en fait aussi des gâteaux (Johnny cakes); bouillie avec de l'eau et du lait, elle donne un bonne nourriture. On peut aussi la mélanger à la farine de blé pour en faire du pain de ménage. Le blé d'Inde en farine ou même en grain engraisse bien les cochons et les volailles. Il remplace avantageusement l'avoine pour les

chevaux, mais il vaut mieux le casser, parce qu'il use les dents. Les bouettes de farine de blé d'Inde, seule ou mélangée de patates cuites, conviennent aux vaches, aux boeufs de travail, aux moutons, etc. Les cotons de blé d'Inde sont brûlés quand ils sont secs ou employés à faire de la fumée pour boucaner les jambons, la viande, etc.; les feuilles de la tige et de l'épi sont données aux vaches. Celles qui sont les plus fines et les plus souples font d'excellentes paillasses; les tiges, coupées en petits morceaux, sont données aux vaches. Si vous en avez beaucoup, coupez-les de suite avec une hache, faites-les bien sécher à l'ombre et à l'air, puis, mettez-les au grenier par petits tas; durant l'hiver, vous en donnerez de temps à autre à votre vache, après les avoir fait tremper pendant quelques heures dans l'eau chaude, avec un peu de sel.

Enfin, vous trouverez plus loin, dans les recettes de la ménagère la manière de préparer le blé d'Inde lessivé.

Pois: Les pois viennent bien dans les terres neuves; ils craignent cependant les sécheresses, les pluies prolongées, et les gelées suivies de chaleur. Les meilleures terres à pois sont les terres franches; les terres fortes donnent plus de pesat qu'autre chose.

Usage: On connaît l'usage des pois en cuisine. Le pesat est donné aux vaches et aux moutons; les pois, moulus ou entiers, cuits ou crus, conviennent aux vaches, aux cochons et aux volailles.

Prairies

Plus encore que pour le cultivateur des vieilles paroisses, les prairies sont, dans une terre neuve, la base de toute culture sérieuse, parce que l'éloignement des marchés pousse le colon à l'élevage; puis, parce que la main-d'oeuvre est rare et chère, et puis, parce que, assez souvent, les terres, placées en dévallage, sont difficiles à labourer.

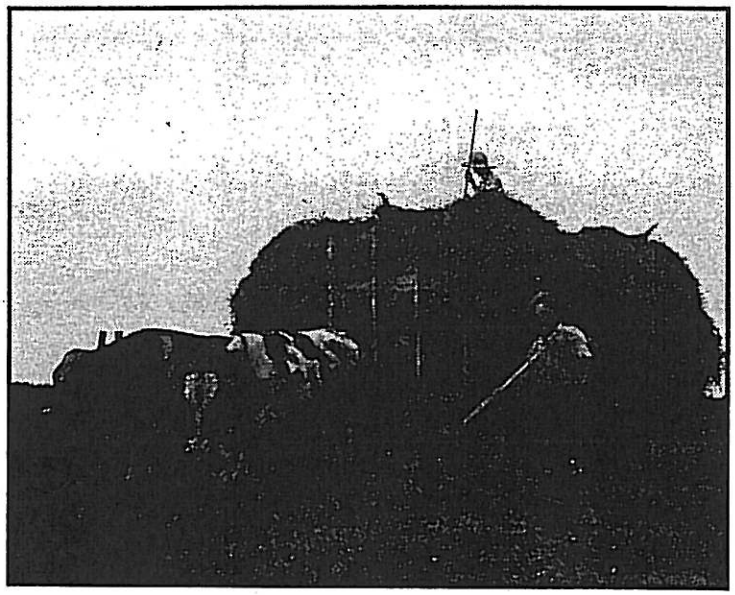
Il faut donc soigner les prairies.

Au Canada, on ne cultive guère d'autre foin que le mil; c'est un tort, car le mil n'est pas toujours ce qui convient le mieux à une terre, et il existe peut-être une cinquantaine d'autres plantes qui donnent un excellent fourrage et rendraient de meilleurs services. Malheureusement, le colon n'est pas en état de faire des expériences, et puis, il compte surtout vendre un peu de fourrage aux marchands de bois qui n'achètent que du mil; il faut donc en passer par là en attendant mieux.

Après avoir levé une récolte de légumes sur le terrain destiné aux prairies, on sème généralement le mil avec du grain: seigle, orge ou avoine. On préfère l'avoine qui se vend aux chantiers, mais l'orge favorise mieux le foin. L'automne venu, on récolte le grain et ce n'est que l'année suivante que la prairie donne.

Ici, laissez-moi vous recommander de ne pas imiter l'imprévoyance de plusieurs cultivateurs de vieilles paroisses, qui maintiennent leurs prairies pendant dix ou quinze ans sans les relever - une prairie ne profite guère que pendant 4 ou 5 ans, 6 au plus, et encore.

Dès qu'elle commence à faiblir, il faut la laisser en pacage pendant quelques années, puis labourer, semer des légumes, avec fumier pendant un an ou deux, puis du grain, qu'on coupe en vert, et revenir au foin seulement quand la terre est redevenue propre et grasse. De la sorte, on se donne un peu plus de mal, mais on n'est pas obligé de défricher cinquante arpents de terre pour avoir le nécessaire à l'hivernement du cheval, d'une couple de vaches et de cinq ou six moutons.



En général, il vaut mieux faucher les prairies assez tôt pour que les mauvaises herbes n'aient pas le temps de mûrir et de s'égrener. Un coup de herse légère, donné au commencement de l'automne, aère bien le sol et y étend les bouses plus uniformément.

Quand donc vous verrez la mousse, la verge d'or, l'oseille, la marguerite ou même les ferdoches, envahir votre pacage, il n'y a pas à hésiter; il faut relever la pièce par un bon labour, enlever les souches pourries, épierrer, nettoyer, herser, répandre tout le fumier dont on dispose, herser encore puis semer des légumes. Aux grands maux, les grands remèdes. Je vous conseillerais même de ne pas attendre aussi longtemps pour faire ce travail.

On ne saurait trop recommander au colon de consacrer une bonne part de sa terre à la culture du trèfle, et surtout du trèfle blanc, alsike ou jaune; on l'a vu réussir dans les régions les plus reculées du bas fleuve, et y donner des résultats très encourageants. Semé en prairie, il donnera deux fortes récoltes. La première coupe fournira au bétail un aliment d'autant plus substantiel que ledit trèfle aura été coupé plus vert. Ce n'est pas l'habitude de faucher la seconde coupe. On prétend que cela épuise le trèfle. On peut cependant y mettre les animaux en pacage. Ajoutons que cette plante amende les terres au lieu de les épuiser.

Un mélange de pois et d'avoine coupés verts fait un excellent fourrage. On recommande de semer de bonne heure le printemps. Un minot de pois avec deux minots d'avoine fait un mélange bien proportionné. On doit semer les pois environ une semaine avant l'avoine.

Fourrages additionnels

Vous ferez bien de donner des rameaux de pruche à vos animaux deux ou trois fois par semaine; ça les réchauffe et c'est bon pour la santé.

Je connais même des colons qui ont hiverné des vaches rien qu'avec cela, mais on conçoit que cette méthode n'est pas à recommander. Les foins naturels qui poussent dans les marais et dans les environs de quelques lacs: foin de castor, foin bleu, foin plat, etc., peuvent encore rendre service au colon et l'aider à hiverner ses bêtes. Même si vous avez du foin et des légumes, recueillez ces plantes si elles sont à votre portée; ça vous permettra de changer les litières plus souvent et ça augmentera d'autant les proportions de votre tas de fumier.

Les feuilles de frêne, d'orme, de bois blanc (tilleul), de bouleau, de merisier, d'érable, de tremble, d'aulne, de chêne, de coudrier, de hêtre, et quelques autres moins communes, peuvent aussi vous aider à hiverner votre bétail quand le foin est rare. Mais ces feuillages sont d'autant plus nourrissants qu'ils sont cueillis plus à bonne heure en été ou même à la fin du printemps. En défrichant, vous en ferez donc des fagots que vous mettrez debout et laisserez sécher à l'ombre et à l'air, et l'hiver venu, vous donnerez ces fagots au bétail. Il mangera les feuilles, et souvent même l'écorce. Avec un peu de foin, quelques légumes par-ci par-là, une bouette pour les jours de fête, cela lui suffira, faute de mieux. Il ne faut cependant pas abuser de ces feuillages qui, tous excepté l'érable, le tilleul (bois blanc), et le merisier, sont très échauffants, peuvent provoquer des bronchites et diminuer le lait des vaches.

Il ne faut donc recourir à ce moyen qu'en cas de malheur, car un colon doit savoir trouver sur sa terre le foin, la paille et les légumes voulus pour hiverner son bétail.

Récoltes

Notions: Ici comme dans les autres chapitres, je ne puis que grouper quelques conseils généraux sous peine de donner à mon modeste volume les dimensions d'une encyclopédie.